

Famille, Culture & Éducation | Axelle Durant et Clara Van Der Steen

Écoféminisme

À l'avant-garde d'une réflexion sur la décroissance ?





: lien consultable en ligne ou téléchargeable

” Dans cette perspective écoféministe, il ne s’agit pas d’inverser les rôles entre ceux d’en haut et celles d’en bas, entre hommes et femmes, entre Homme et animal, entre Blancs et Noirs, etc. Il s’agit de combattre la relation d’exploitation, de soumission et d’objectivation. Le but est de tisser des liens équitables de don contre don, d’échange réciproque et de soins mutuels. ”

Hildebrandt S., « *L’écoféminisme comme voie d’émancipation* », *Cahiers du Portique*, n°20, 2022

Introduction

Dans une société industrielle dont le modèle de production est basé sur une exploitation économique à la fois des matières premières et des individus, la pensée écoféministe a émergé face aux inégalités sociales et à la crise environnementale. Si elle se trouve en adéquation avec les mouvements écologiques, son action se situe également dans une mouvance anticapitaliste et féministe. Son point de départ est la notion de « nature »¹, qui lui permet de définir son sujet et ses enjeux. Le but de cet article est de revenir sur l’origine et les principes de ce courant de pensée ainsi que sur les critiques les plus pertinentes qui lui ont été adressées et qui ont permis au concept de se développer. Nous tenterons aussi d’analyser une des manières dont ce mouvement prend part aux enjeux sociaux et environnementaux de son temps, à savoir par la lutte antisépéciste. Finalement, nous prendrons connaissance des revendications écoféministes et tenterons de réfléchir à l’articulation entre pensée écoféministe et décroissance autant d’un point de vue théorique que d’un point de vue pratique.

¹ Le concept de nature a été défini de différentes manières selon les courants écoféministes. Dans le cadre de cet article, nous l’envisageons comme l’incarnation de l’environnement physique végétal et animal, ainsi qu’à travers une relation dualiste « nature/culture », dans le sens où elle demeure considérée comme un lieu d’exploitation humaine et comme une ressource inépuisable de matières premières.

I. La réflexion écoféministe

Comme son nom le suggère, l'écoféminisme est un mouvement philosophique et politique qui combine les préoccupations écologiques et féministes. L'émergence de ce mouvement se situe dans les années 1970, avec la figure de Françoise d'Eaubonne, autrice du livre *Le féminisme ou la mort*, militante et théoricienne féministe française, inventrice du mot « écoféminisme ». ² Celui-ci admet l'imbrication des nombreux systèmes d'oppression qui se renforcent mutuellement : la domination patriarcale ³, le spécisme ⁴, l'antinaturalisme ⁵... Le dénominateur commun de toutes les mouvances écoféministes est que la libération des femmes ne peut se faire pleinement sans la libération de la nature ; et la libération de la nature ne pourra se faire sans la libération des femmes... ⁶ Les combats féministes et écologistes doivent donc être menés conjointement, sous la bannière de l'écoféminisme. À la même époque, apparaissent d'autres mouvements que l'on pourrait qualifier d'écoféministes comme le Green Belt Movement au Kenya qui regroupe des femmes autour du replantage de millions d'arbres pour lutter contre l'érosion des sols et la déforestation, ou le mouvement Chipko en Inde, composé de femmes protégeant des arbres de leur corps en les encerclant afin d'empêcher des compagnies privées de les abattre. Ce mouvement non violent est porté par les écrits de Vandana Shiva, militante écoféministe indienne et lauréate du prix Nobel alternatif en 1993. ⁷ Aux États-Unis, l'écoféminisme fait son apparition dans les années 1980 alors que le pays est touché par la pollution et l'accident nucléaire du *Three Miles Island* : les alertes et actions environnementales sont lancées par des femmes et font écho dans les autres mouvements militants de l'époque, qu'ils soient anti-nucléaire, anti-armement, anti-pesticides...

² GOLDBLUM C., « Françoise d'Eaubonne, à l'origine de la pensée écoféministe », *L'Homme & la Société*, Vol. CCIII-CCIV, n° 1-2, 2017, pp. 189-202.

³ La domination patriarcale renvoie au système de domination sociale basée sur l'autorité et le pouvoir des hommes, au détriment des femmes.

⁴ Concept proposant une hiérarchie entre les espèces, postulant la supériorité de l'être humain sur les animaux.

⁵ Le naturalisme conçoit que tout peut être expliqué par des causes et principes naturels.

⁶ BURGART GOUTAL J., *Être écoféministe – Théories et pratiques*, L'échappée, Paris, 2020, 319p.

⁷ « Ecologie et féminisme : même combat ? », *Silence*, n°439, 2015, pp. 5-25.

Une révolution féministe et écologique est donc nécessaire pour Françoise d'Eaubonne car c'est la domination des hommes sur les femmes et la nature qui entraîne la crise environnementale et les changements climatiques. Le capitalisme et ses logiques d'exploitations agricoles et des ressources naturelles ne sont en vérité qu'un pan du patriarcat : c'est la double exploitation, celle des femmes et celle de la Terre. Pour lutter contre la destruction des milieux, l'épuisement et la destruction des ressources, l'écoféminisme milite pour arrêter les exploitations des écosystèmes interconnectées aux exploitations des femmes. En effet, dans la plupart des pays du monde, ce sont avant tout les femmes qui travaillent la terre et subissent les conséquences des changements climatiques, qu'elles soient économiques, alimentaires ou matérielles... Or, ce ne sont pas elles qui décident de l'organisation et de l'utilisation de ces terres mais bien les hommes et leurs valeurs androcentrées.⁸ Il est donc nécessaire, pour évoluer vers un modèle décroissant, d'atteindre l'égalité entre les genres afin de mieux penser la place de la femme dans notre société et l'importance de l'écologie pour notre futur commun.⁹ L'écoféminisme lutte contre les inégalités des revenus et des opportunités, la répartition inégale du travail et le manque de considération pour le travail des femmes (non rémunéré ou issu de l'économie informelle), tout en prenant en compte les enjeux écologiques, prônant une agriculture extensive, l'autogestion et une mutation du pouvoir central patriarcal.¹⁰

⁸ BUCKINGHAM-HATFIELDS S., « Gender and Environment », *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, 2001, pp. 5907-5910.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ DERZELLE I., « L'écoféminisme de Françoise d'Eaubonne – Une pensée de gauche escamotée ? », *La Vie des Idées – Collège de France*, 15 décembre 2020, [en ligne :] <https://laviedesidees.fr/L-ecofeminisme-de-Francoise-d-Eaubonne>, consulté le 31 juillet 2023.

II. Réflexions critiques de la pensée

Si le mouvement écoféministe a été revalorisé ces dernières années pour sa radicalité et ses positions environnementales et féministes, il a également fait l'objet de critiques en raison de ses principes essentialistes¹¹ et des décalages culturels qu'il suscite. Les principaux arguments ont été amenés à la fois par les féministes matérialistes ainsi que par des mouvements décoloniaux. Comme nous le verrons plus loin dans cet article, certaines de ces critiques ont pu être intégrées à la pensée et enrichir la recherche sur le sujet.

A. Un mouvement spirituel et essentialiste

Parmi les différentes formes d'écoféminisme, certaines ont été critiquées en raison de leur dimension spirituelle qui a pu, dans certains cas, en être un élément fondateur.¹² En posant la nature comme objet de réflexion sociale et en proposant sa réappropriation par les femmes, cette pensée philosophique se situe en porte-à-faux avec les valeurs de courants féministes plus matérialistes.¹³ Les critiques qui lui ont été adressées se sont référées dans un premier temps à la théorie constructiviste¹⁴ proposée par Simone de Beauvoir ainsi qu'à

¹¹ Pour rappel, l'essentialisme est un courant de pensée qui suppose que les essences précèdent aux êtres ; par conséquent, les rôles des individus dans la société sont définis d'après leur origine biologique plutôt que sociale et culturelle.

¹² L'écoféminisme spirituel est un courant dans le mouvement écoféministe qui valorise un nouvel ensemble de croyances, débarrassées des rapports de force que ce soit entre homme et femme ou entre humain et nature. Qu'il soit issu d'un courant religieux existant ou non, monothéiste ou pas, ce nouveau Sacré tente de proposer une alternative à notre vision du monde, qui soit non-hiérarchisée et au-delà des rapports de domination.

¹³ Le féminisme matérialiste, né lors de la deuxième vague féministe, se caractérise par l'utilisation d'outils conceptuels issus du marxisme. Selon celui-ci, l'oppression des femmes provient de l'organisation sociale de la société et des conditions matérielles intrinsèques à celle-ci. Voir : DELPHY C., « Pour un féminisme matérialiste », *L'Arc*, n°61, 1975, pp. 61-67.

¹⁴ Le constructivisme en sociologie soutient l'idée selon laquelle la réalité et les phénomènes sociaux sont construits socialement, et sont institutionnalisés avant de se transformer en traditions. Voir BERGER P. et LUCKMANN T., *La Construction sociale de la réalité*, Paris: Armand Colin, 2012, 342p.

la dualité opérée par celle-ci entre nature et société.¹⁵ Si d'un point de vue idéologique, l'écoféminisme dit « spirituel » suggère qu'il existe chez les femmes une connexion presque innée à la terre, ce postulat va à l'encontre du concept de la construction sociale et des rôles associés aux individus en raison de leur genre. Les matérialistes reprochent à l'écoféminisme d'introduire des principes trop essentialisants ainsi que de perpétuer la croyance selon laquelle un lien spirituel relierait la nature aux femmes.¹⁶ Ce lien justifierait le fait que le travail reproductif – c'est-à-dire l'ensemble des tâches liées au care et à la préservation de la vie en générale – soit essentiellement entrepris par les femmes.¹⁷ Or, selon la tradition beauvoirienne, la nature, dans sa dimension biologique, est considérée comme un frein pour l'émancipation féminine et la révolution féministe doit passer par la libération, pour les femmes, de ces tâches dites reproductives.¹⁸ Par ailleurs, l'écoféminisme spirituel s'appuie sur des notions comme le « féminin sacré » ; une croyance selon laquelle les femmes détiendraient des capacités surnaturelles particulières dont elles devraient se réapproprier les pouvoirs. Cette idée participe aussi à la construction d'un imaginaire collectif qui renvoie à des comparaisons entre femme et mère-nourricière, femme et déesse-mère – pouvant ainsi réduire, à certains égards, la femme à sa physiologie et à sa fonction de mère.¹⁹ Par ailleurs, certaines

¹⁵ RODGERS C., *Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris: L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998, 320p.

¹⁶ GANDON A.-L., « L'écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société », *Recherches féministes*, n°22, 2009, p. 9.

¹⁷ BIDEF-MORDREL A., GALERAND E. et KERGOAT D. , « Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture », *Cahiers du Genre*, n°4, 2016, pp. 5-27.

¹⁸ GOTHLIN E., *Sexe et existence. La philosophie de Simone de Beauvoir*, Paris: Michalon, 2001, 347p.

¹⁹ La notion de féminin sacré peut s'avérer bien plus complexe dans sa mise en pratique. Voir : RIMLINGER C., « Féminin sacré et sensibilité écoféministe. Pourquoi certaines femmes ont toujours besoin de la Déesse », *Sociologie*, vol. 12, 2021, p. 77-91.

écoféministes (comme Mary Mellor²⁰ ou la philosophe Karen Warren²¹) ont ouvertement critiqué les formes de sexisme qui peuvent se dégager d'une vision trop ésotérique de la notion de « féminité ». ²²

Les féministes matérialistes sont également revenues sur la notion de culture telle que définie par la théorie écoféministe. L'écoféminisme dit « culturel » insiste sur l'importance d'une nouvelle idéologie féminine hégémonique dont la lutte se concentrerait avant tout sur l'éducation et sur la destruction d'une hégémonie patriarcale.²³ Cette idée suggère que la domination masculine agit uniquement sur le plan idéologique et non plus matériel. Or la variable matérielle est indispensable et ne peut être évincée d'une réflexion écoféministe ou féministe de manière générale. De fait, si le projet d'un féminisme proche de la nature aspire à un renoncement matériel, il induit possiblement un renforcement de la division sexuelle du travail.²⁴ Certaines féministes y voient une nouvelle possibilité de la part du patriarcat de maintenir les femmes au sein du foyer, de les restreindre aux tâches reproductrices et domestiques, et ainsi de reproduire des schémas patriarcaux.

Notons que l'évolution de la condition féminine occidentale de ces deux derniers siècles résulte aussi des progrès technologiques matériel et médical qui ont entre autres permis d'améliorer les infrastructures domestiques ainsi que la santé des individus. Ces avancées techniques et sociales ont entraîné une réduction du temps consacré au travail domestique – celui-ci étant désormais facilité par les machines – ou à la reproduction de manière générale. Le temps désormais disponible pour les femmes a rapidement été réinvesti selon une

²⁰ MELLOR M., *Feminism and Ecology*, New York: New York University Press, 1997, 221p.

²¹ WARREN K. J., « A Feminist Philosophical Perspective on Ecofeminist Spiritualities ». In ADAMS C. J. (dir.), *Ecofeminism and the Sacred*, New York: The Continuum Publishing Company, 1993, pp. 199-132.

²² L'écrivaine politique Janet Biehl émet quelques réserves sur l'écoféminisme. D'après Biehl, patriarcat et écoféminisme véhiculent la même idée selon laquelle les femmes sont plus proches de la nature ; ce qui légitimerait leur implication dans la défense de la biosphère tout en permettant aux hommes le loisir de ne pas s'en préoccuper. COSSART P. et RICORDEAU G., « Municipalisme et féminisme. Entretien avec Janet Biehl », *Mouvements*, n°101, 2020, p. 176.

²³ MARIN M.-J., « La pensée écoféministe : le féminisme devant le défi global de l'ère techno-scientifique », *Philosophiques*, n°2, vol. 21, 1994, p. 374.

²⁴ L'importance de la dimension matérielle dans l'émancipation féminine est mise en évidence par la docteure en sciences politiques Vera Nikolski dans son ouvrage *Féminicène*. Elle souligne la difficulté pour les femmes de se libérer dans une société en décroissance où les infrastructures matérielles pourraient être remises en question et viendraient à manquer. Voir NIKOLSKI V., *Féminicène*, Paris: Fayard, 2023, 380p.

logique d'exploitation propre à l'esprit capitaliste industriel et post-industriel en les intégrant sur le marché du travail.²⁵ Les conséquences de cette (r)évolution matérielle sont multiples, à la fois sociales et économiques (la double journée de travail des femmes par exemple), parfois libératrices (les avantages de l'utilisation des électroménagers) ou contraignantes (le renforcement de la division sexuelle du travail). Elles sont surtout la démonstration d'une évolution des rapports de force que le système patriarcal, capitaliste et colonial perpétue jusqu'à nos jours.

Toujours en raison d'une approche écoféministe parfois trop essentialiste, le concept même de genre a été plusieurs fois remis en question par certains mouvements se revendiquant écoféministes.²⁶ Le problème de cette remise en question entraîne non seulement le fait de nier les réels impacts matériels du genre et des rôles qui y sont associés mais évacue également de la réflexion féministe toute la question de la transidentité. Les positions transphobes de ces collectifs ont été dénoncées par leurs paires, notamment par les féministes queer ; ces mêmes collectifs ont été considérés comme antiféministes et ont été désignés sous l'appellation TERFS (Trans-exclusionary radical feminist ou Féministe radicale excluant les personnes trans, en français).²⁷ Les personnes transgenres n'ont pas été les seules à faire l'objet de discrimination de la part de certains groupes écoféministes ; travailleurs et travailleuses du sexe (prostitution et pornographie) et féministes pro-sexe (anti-abolitionniste) ont également été l'objet de critiques virulentes.²⁸ Partant du postulat que le travail du sexe ne peut être envisagé que comme une exploitation patriarcale,

²⁵ NIKOLSKI V., op. cit.

²⁶ Parmi ceux-ci, le mouvement Deep Green Resistance a soutenu des discours qui identifiaient les personnes transgenres comme des individus malades et inaptes à la société. Voir : « Deep Green Resistance, des réactionnaires à l'assaut de l'écologie française », *Revolutionary Democracy*, 24 janvier 2019, [en ligne :] <https://revolutionarydemocracy.wordpress.com/2019/01/24/deep-green-resistance-des-reactionnaires-sinfiltrant-dans-le-mouvement-ecologiste-francais>, consulté le 4 septembre 2023.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Deep Green Resistance s'est également positionné sur le travail du sexe à travers des propos putophobes en affirmant que l'ensemble des travailleurs du sexe seraient victimes de la traite humaine. Il a également accusé les organisations et syndicats défendant les droits des travailleurs, comme le Strass (syndicat du travail sexuel), de proxénétisme. Voir : « Floraisons et DGR ne viendront pas à la maison de l'écologie », *Le club Mediapart*, 16 novembre 2022, [en ligne :] <https://blogs.mediapart.fr/nosvoixtrans/blog/161122/floraisons-et-dgr-ne-viendront-pas-la-maison-de-lecologie>, consulté le 4 septembre 2023.

certains mouvements écoféministes revendiquent l'abolition pure et simple de la prostitution et de la pornographie, tout en refusant de prendre en considération l'étendue des vécus et des récits de ces travailleuses.²⁹

B. Critiques décoloniales

Bien que l'écoféminisme ait été théorisé dans un contexte occidental, il connaît depuis lors de nombreuses adeptes à une échelle internationale, implantées dans les continents africain, asiatique, océanien et américain avec des figures de proue comme l'Indienne Vandana Shiva ou encore la Brésilienne Ivone Gebara.³⁰ Comme l'explique la philosophe écoféministe et antisépéciste Myriam Bahaffou, la pensée écoféministe est née en grande partie grâce aux rassemblements de femmes dans les pays du Sud, luttant contre des projets coloniaux de type extractivistes, et pas seulement à partir de théories occidentales. Les ambitions et les enjeux de ces féministes sont différents des écoféministes européennes. Elles adoptent un point de vue engagé avec une attention particulière sur la domination Nord-Sud et sur le vécu des femmes de régions non industrialisées, en contact avec la nature.³¹ Les enjeux écoféministes extra-occidentaux lient de manière plus systématique la lutte contre le patriarcat avec celle contre le capitalisme et la colonisation – ces trois systèmes s'imbriquant dans les oppressions subies. Si les continents africain, sud-américain et asiatique ont souvent été mentionnés pour indiquer des manques ou des retards en termes de conscience écologique, la réalité demeure bien différente. Les notions d'écologie, de décroissance et de féminisme sont des constructions conceptuelles qui ont pu être longuement théorisées par le monde occidental là où ces idées étaient déjà valorisées (voire appliquées) dans d'autres

²⁹ Selon cette logique, le travail du sexe n'est envisagé qu'à travers une relation de dominant à dominé, sa dimension politique est totalement négligée et la capacité d'action des travailleurs du sexe est sous-estimée.

³⁰ Ivone Gebara est une théologienne brésilienne et catholique. Militante féministe, elle a notamment eu des positions critiques envers l'Église catholique. Ses prises de position en faveur du droit à l'avortement lui auront valu une condamnation de deux ans à ne plus prendre la parole dans l'espace public.

³¹ Ce genre de constat a notamment été souligné par des autrices comme Fatima Ouassak (*Pour une écologie pirate : et nous serons libre*, Paris: La Découverte, 2023, 198p.), Myriam Bahaffou (*Des paillettes sur le compost. Écoféminismes au quotidien*, Lorient: Le passager clandestin, 2022, 208p.) ou encore Vandana Shiva (*Globalization's New Wars: Seed, Water and Life Forms Women Unlimited*, New Delhi: Kali/Women Unlimited, 2005, 129p.

régions du monde par les populations colonisées. Par exemple, en Amérique latine, les principales luttes féministes sont intrinsèquement liées à la question du territoire, de l'environnement et des populations indigènes qui y vivent, comme le combat mené par Watatakalu Yawalapiti³², cheffe du mouvement des femmes autochtones du territoire Xingu au Brésil. La question de l'écologie est devenue un réel cheval de bataille étant donné que les principales victimes de la destruction de la terre, de la mauvaise alimentation et de la crise climatique demeurent des femmes en situation de précarité et issues de communautés indigènes.³³ Ces problématiques revendiquées aujourd'hui comme essentielles et innovantes sont pourtant depuis longtemps au cœur de réflexions extra-occidentales.³⁴

Les sphères écoféministes blanches sont également critiquées en raison de leur participation (qu'elle soit active ou plutôt passive) à un système impérialiste occidental et d'exploitation coloniale. Ces mouvements féministes occidentaux « écoresponsables » n'hésitent pas à remettre aussi en question certaines traditions culinaires, vestimentaires ou religieuses non occidentales en les accusant d'être antiécologiques.³⁵ Ces mêmes sphères revendiquent une sorte de pureté presque morale et intellectuelle, selon les valeurs auxquelles elles adhèrent (écologie, véganisme, antispécisme, etc.) et en insistant

³² Militante à la fois écologiste et féministe, Watatakalu Yawalapiti est la cheffe des Yawalapiti, communauté située au sud de l'Amazonie. Elle lutte principalement pour la préservation des communautés indigènes d'Amazonie et pour la protection de son village contre les exploitations minières et forestières. Voir : PEREIRA J., « Movimento de mulheres do Xingu (MMX) », *Margens*, vol. XV, n°24, 2021, pp. 123-135.

³³ Il s'agit d'une problématique désormais traitée sur le plan international. Voir : « Les femmes sont les premières victimes de la crise climatique, selon la COP26 », *Nation-Unies*, 9 janvier 2021, [en ligne :] <https://news.un.org/fr/story/2021/11/1108212>, consulté le 11 septembre 2023.

³⁴ Depuis la colonisation et avec l'accroissement de procédés extractivistes occidentaux, de nombreux mouvements locaux et/ou indigènes ont lutté contre la destruction de la nature, contre la déforestation et l'accaparement des terres. Ces populations n'ont pas attendu l'entraide internationale pour développer des stratégies de résistance et pour se battre contre un système impérialiste occidental de production exploitant à la fois la nature et les individus.

³⁵ Par exemple, l'alimentation carnée dans certaines cultures non-occidentales est souvent décriée par des sphères antispécistes blanches, alors que la surconsommation de viande demeure dans de nombreux cas une importation coloniale. Sur le sujet, nous recommandons l'intervention de la philosophe écoféministe Myriam Bahaffou dans : DIALLO R. et LY G., « Véganisme, écoféminisme... des trucs de Blanc-hes ? », *Kiffe ta race*, [en ligne :] <https://www.binge.audio/podcast/kiffetarace/veganisme-ecofeminisme-des-trucs-de-blanc%2b7hes>, consulté le 11 septembre 2023.

sur des éléments de l'ordre du détail ou se limitant à des pratiques individuelles.³⁶ Le danger éventuel pour ces groupes qui se revendiquent écoféministes est de perdre de vue les réels enjeux derrière ces idéologies, tout en rendant invisibles les conséquences des mécaniques coloniales. De plus, de nombreuses habitudes en vigueur et normalisées dans les pays du Sud sont considérées comme écoresponsables (la seconde main, la récup', la permaculture, etc.) alors que récupérées par les mouvements occidentaux, ces mêmes activités sont érigées en modèles exemplaires et rendues consensuelles, là où les populations colonisées les ont toujours pratiquées.³⁷

Par ailleurs, de nombreux éléments propres à notre consommation personnelle sont issus de la production internationale et du travail exercé par les populations du tiers-monde. Que ce soit en termes d'alimentation, de produit textile ou technologique, cette marchandise repose grandement sur le travail des femmes racisées. Or, beaucoup de ces productions matérielles ont aussi participé à la facilitation de l'émancipation féminine en Occident ; par exemple, le développement de la pilule contraceptive (produite majoritairement en-dehors de l'Europe) a permis aux femmes de contrôler leur reproduction.³⁸ Dès lors, le rapport de force se recrée ; la libération de certaines femmes privilégiées se fait au détriment de l'exploitation des autres (les femmes du Nord sur les femmes du Sud, les femmes blanches occidentales sur les femmes travailleuses immigrées, etc.). Dès lors, cette problématique nécessite d'être intégrée à la réflexion écoféministe dans une perspective de solidarité féministe internationale.

³⁶ Par exemple consommer des produits issus du commerce équitable, éviter le plastique, etc.

³⁷ DIALLO R. et LY G., *op. cit.*

³⁸ Cet exemple est développé par l'autrice Vera Nikolski dans son ouvrage : NIKOLSKI V., *op. cit.*,

III. Écoféminisme et antispécisme : un lien cohérent

Les écoféministes prônent un rapprochement, une reconnexion, une reconsidération à soi-même, à la nature et aux animaux. Le lien entre la défense des droits des femmes et des droits des animaux est important car se heurtant à un même déni d'individualité.³⁹

Les luttes animalistes et anti-patriarcales sont liées face aux mêmes modèles de domination que sont le spécisme et le sexisme : placer l'homme au-dessus de tous, dans une posture de dominant, jouissant d'une meilleure considération morale que d'autres, hiérarchisant donc les individus entre eux. En effet, le spécisme est une hiérarchisation des espèces animales entre elles, qui se base sur des considérations humaines et leurs besoins.⁴⁰ Il est admis que les porcs, les vaches, les poulets et les moutons soient envoyés à l'abattoir pour être mangés par la suite mais il est inconcevable d'infliger ce même traitement à un chien ou un chat... Le raisonnement spéciste justifie donc les différences de traitements entre les espèces animales et par extension leur sort : exploitation agro-alimentaire, abattoir, mutilations, cobaye d'expériences scientifiques ou vie domestique auprès des maîtres humains. Ces distinctions entre espèces animales sont basées sur des considérations culturelles et changeantes en fonction des pays et des époques : on ne traitera pas un chat ou un chien de la même manière partout, comme on ne consomme pas certaines viandes dans certains pays⁴¹, ce qui démontre la subjectivité totale de cette hiérarchisation des espèces animales.

« Le patriarcat est l'ennemi principal des femmes et non des animaux, mais le patriarcat est aussi spéciste car il est viriliste, violent, encourage à la consommation de viande, à la violence envers les animaux. »⁴²

³⁹ THOMAS M., « Féminisme et antispécisme : au carrefour des dominations », Libération, 11 novembre 2021, [en ligne :] https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/feminisme-et-antispécisme-au-carrefour-des-dominations-20211111_BZ3LY7VO2BA3DPWFR6QJDZUK4, consulté le 7 août 2023.

⁴⁰ « Qu'est-ce que le spécisme ? », PeTA, [en ligne :] <https://www.petafrance.com/nos-campagnes/quest-ce-que-le-specisme>, consulté le 8 août 2023.

⁴¹ MILBERT I., « L'impact des changements culturels et économiques sur les comportements alimentaires : le cas de l'Inde », *Economies rurales*, vol. CXC, 1989, pp. 46-49.

⁴² THOMAS M., op. cit.

Carol Adams, écrivaine féministe et militante des droits des animaux, défend, dans son livre *The Sexual Politics of Meat*, que la domination des hommes se fait autant sur la consommation de viande, que sur le corps des femmes.⁴³ Les animaux et les femmes sont chosifiés, appropriés pour les besoins des hommes et partagent une position commune : celle des dominés par un système patriarcal et capitaliste.

Pour mieux comprendre ce système de domination, le philosophe Jacques Derrida propose le concept de carnaphallogocentrisme. Par ce concept, il identifie trois piliers majeurs en Occident : le sacrifice animal (carnivorisme), la supériorité masculine (phallogocentrisme) et la supériorité du logos (logocentrisme). Le système met donc l'homme sur un piédestal et normalise sa domination sur les femmes et les animaux.⁴⁴ Une déconstruction de cette norme carnaphallogocentriste est nécessaire pour s'éloigner du rôle sacrificiel des animaux et des femmes et pour obtenir leur libération du système capitaliste et patriarcal.⁴⁵

Ne faudrait-il cesser de considérer les femmes et les animaux comme des êtres inférieurs au service des dominants ? Mettre fin à l'exploitation animale car les animaux ne sont pas de simples ressources naturelles ? Mettre fin à la mauvaise considération de la condition féminine dans notre société ? Abolir l'exploitation des animaux constitue un enjeu majeur pour l'environnement, la préservation des biotopes naturels et des espèces. En effet, l'industrialisation de l'élevage d'animaux destinés à être abattus pour ensuite être consommés est responsable de la déforestation, de l'appauvrissement des sols, de la pollution, de la surconsommation d'eau, de GES et du développement de maladies et de résistances aux antibiotiques... Une justice alimentaire est à incorporer dans les préoccupations pour notre futur : si la viande est destinée aux plus aisés, l'élevage accapare 75 % des terres agricoles et ne fournit que

⁴³ TISSOT S., « Carol Adams : La politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe végétarienne », *Nouvelles Questions Féministes*, 2017, Vol. XXXVI, n° 1, pp. 148-151.

⁴⁴ « La liaison entre le féminisme et l'antispécisme : le carnaphallogocentrisme », *Absinium*, 5 janvier 2018, [en ligne :] <https://absinium.wordpress.com/2018/01/05/la-liaison-entre-le-feminisme-et-lantispécisme-le-carnaphallogocentrisme/>, consulté le 16 août 2023.

⁴⁵ LLORED P., « Comment ne pas manger l'autre », *Rue Descartes*, 2014, Vol. LXXXII, n°3, pp. 82-85.

18 % des protéines au niveau mondial. De plus, la viande menace directement les ressources alimentaires humaines : 95 % du soja produit dans le monde est destiné aux animaux. ⁴⁶

Tout comme les animaux, les femmes aussi subissent la domination des hommes. L'antispécisme et le féminisme ne doivent pas être considérés comme des mouvements de lutte entièrement séparés mais comme une convergence au carrefour des dominations. Les deux mouvements sont liés : les premières suffragettes militaient pour leurs droits mais aussi pour ceux des animaux, en se positionnant contre les expériences scientifiques sur les animaux et la vivisection. ⁴⁷ N'oublions pas que l'opposant est commun : le patriarcat dictant la place des animaux et des femmes dans la société. ⁴⁸

Objectivation sexuelle déshumanisante ⁴⁹, exploitation par le travail souvent non reconnu, premières victimes des changements climatiques car plus vulnérables économiquement ⁵⁰, politiquement et socialement ⁵¹ : voilà une partie des constats de notre société et système de consommation.

⁴⁶ BAILEY C. et PLAYOUST A., « Féminisme et cause animale », *Ballast*, 2016, Vol. V, n°2, pp. 80-93.

⁴⁷ « Féminisme et cause animale », *Ballast*, 18 janvier 2019, [en ligne :] <https://www.revue-ballast.fr/feminisme-et-cause-animale>, consulté le 31 janvier 2024.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ « L'objectivation sexuelle des femmes : un puissant outil du patriarcat », *Sexisme et Sciences humaines*, 13 août 2013, [en ligne :] <https://antisexisme.net/2013/08/13/objectivation-1-2>, consulté le 28 septembre 2023.

⁵⁰ Si les femmes engendrent entre 50 et 80 % de la production alimentaire mondiale, elles ne sont néanmoins que moins de 10 % à être propriétaire des terres sur lesquelles elles travaillent.

⁵¹ BALGIS O. E., « Les femmes... Dans le contexte des changements climatiques », *Nations-Unis*, [en ligne :] <https://www.un.org/fr/chronicle/article/le-femmes-dans-le-contexte-des-changements-climatiques>, consulté le 29 septembre 2023.

IV. Écoféminisme et décroissance : des revendications communes

La pensée écoféministe s'intègre pleinement dans une logique de décroissance en raison de ses enjeux environnementaux mais aussi par les stratégies et les modèles alternatifs de société qu'elle propose. Comme mentionné plus haut, féminisme et écologie se rejoignent dans leur volonté de déconstruire le système économique de production marchande ; par conséquent, patriarcat et capitalisme sont devenus des notions clés de la théorie écoféministe. Cette partie revient plus spécifiquement sur la manière dont un féminisme plus matérialiste a permis d'enrichir le débat pour amener à un mouvement écoféministe plus social ; en y intégrant les questions de travail et de matérialité, celles-ci se retrouvent désormais au cœur de la pensée.⁵² Dans ce cadre, ces réflexions nous ont permis de relever les revendications écoféministes autant d'un point de vue idéologique que matériel, et d'autre part leur ancrage dans une logique de décroissance.

A. Matérialisme et écoféminisme

La notion de « travail reproductif » est devenue le point de convergence entre écoféminisme et matérialisme, considéré comme indispensable au maintien de nos systèmes de production actuels. Cette thèse est soutenue par la militante féministe Silvia Federici, qui présente l'ensemble des tâches reproductives à la fois comme un travail en soi et comme la base-même de la pratique révolutionnaire⁵³, étant donné que ces tâches s'inscrivent « dans une économie de production matérielle de biens de première nécessité ». ⁵⁴ Si le système patriarcal s'est maintenu par la participation active des femmes à la gestion du foyer (et donc de la vie), celles-ci ont acquis une certaine capacité d'adaptation à leur environnement et ont développé des connaissances propres à celui-ci. Ces savoirs et savoir-faire transmis de génération en génération ont été considérés au fil du temps comme des qualités presque inhérentes à la

⁵² PRUVOST G., « Penser l'écoféminisme. Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire », *Travail, genre et sociétés*, 2019, n°42, p. 30.

⁵³ FEDERICI S., *Point zéro : propagation de la révolution*, Donnamarie-Dontilly: Editions IXe, 2016, p. 10.

⁵⁴ PRUVOST G., *op. cit.*, p. 35.

condition féminine. Ces activités restent principalement tournées vers le care, le soin aux autres et la préservation de la nature. Dès lors, la tentative écoféministe de renouer le contact avec la terre et de revenir à ces anciennes pratiques entre en adéquation avec l'idée d'une société en décroissance et en recherche d'une volonté d'autonomie de production.⁵⁵ Par ailleurs, ces enjeux se développent au-delà du simple fait de se reconnecter à la nature par simple idéologie ; il s'agit d'un réel travail de transmission des savoirs qui doivent être réadaptés selon le contexte dans lequel nous évoluons.

B. Revendications idéologiques et matérielles

Les revendications écoféministes se situent dans une critique d'un système à la fois patriarcal, capitaliste et impérialiste colonial. Étant donné que les femmes sont considérées comme faisant partie de la nature, elles restent sous la domination masculine et doivent être maîtrisées.⁵⁶ Privées d'autonomie productive et reproductive, elles se retrouvent sous le joug d'une hégémonie culturelle et économique masculine, coincées dans une relation exploitante vis-à-vis des hommes. Dès lors, le mouvement écoféministe tente de participer à l'amélioration des conditions féminines en alliant lutte contre la domination de la nature et contre la domination patriarcale autant sur un plan idéologique que sur un plan structurel de la manière suivante :⁵⁷

D'un point de vue idéologique et culturel, l'écoféminisme revendique la désstructuration des visions du monde dualistes et hiérarchisées qui sont la résultante d'une domination d'un sujet sur un autre (homme sur femme, humain

⁵⁵ Notons que cette tentative a de surcroît de réelles implications et conséquences matérielles ; notamment la possibilité de devoir diminuer (voire abandonner) l'utilisation de machines domestiques énergivores (de type électroménager, etc.) qui ont créé de nouveaux besoins chez les femmes et les ont éloignées de leurs anciennes pratiques. C'est aussi à cette contradiction que l'écoféminisme doit répondre ; il prône l'émancipation des femmes d'un côté tout en réévaluant la nécessité des infrastructures matérielles et essentielles pour les femmes de l'autre.

⁵⁶ FEDERICI S., *Caliban et la sorcière : Femmes, corps et accumulation primitive*, Marseille/Genève-Paris: Éditions Senonevero/Éditions Entremonde, 2014, 459p.

⁵⁷ Rappelons que nous n'avons pas la prétention de résumer l'ensemble des revendications écoféministes étant donné la diversité des orientations de cette philosophie. Nous cherchons avant tout à faire ressortir les éléments essentiels des revendications politiques qui semblent intrinsèques à la pensée.

sur nature, Nord sur Sud, etc.).⁵⁸ La création d'une culture écoféministe passe par la revalorisation du care et des pratiques reproductives, tout en s'assurant d'éviter l'émergence de nouveaux rapports de pouvoir (de genre, Nord-Sud, etc.) dans le cadre de cette revalorisation. D'autre part, la valorisation du care passe par la transmission d'un savoir dit « féminin » et peut à certains égards se distancer de ce qui est proposé par les disciplines scientifiques traditionnelles.⁵⁹ Par ailleurs, les femmes doivent reprendre possession de leur corps pour ne plus subir le contrôle d'un tiers (qu'il s'agisse de l'État, d'une population, d'un individu, etc.). De cette manière, elles retrouvent leur autonomie et le contrôle sur leur reproduction, exploitée pendant des siècles par les hommes et/ou par l'Occident.⁶⁰

D'un point de vue structurel et dans une société en décroissance, moins dépendante des infrastructures matérielles, le danger réside dans la restructuration des rapports de force, qui exploiteraient à nouveau ou possiblement sous d'autres formes les femmes, en les réassignant uniquement à des tâches reproductives. C'est pourquoi les écoféministes suggèrent de revoir la notion de travail pour permettre une meilleure division sexuelle du travail. Les tâches domestiques devraient être réorganisées et ce, afin de les répartir en fonction de la charge de travail et des individus.⁶¹ Par ailleurs, la pensée écoféministe insiste sur la préservation de la vie comme objectif principal du travail ; il est nécessaire de ne pas produire plus que ce qui est nécessaire pour garantir le bien-être de tous. Finalement, assurer une autosuffisance alimentaire en se basant sur une économie relocalisée et autonome pourrait transformer la division internationale du travail.

Ces perspectives ont pour but d'abolir toutes relations exploitantes et non réciproques, y compris les relations Nord-Sud. Toutes ces stratégies passent par la création d'un nouveau modèle économique de subsistance. Si les écoféministes prônent une réorganisation totale de la société et sa restructura-

⁵⁸ Cette proposition a notamment été inspirée par l'autrice Maria Mies dans son ouvrage : MIES M., *Patriarchy and Accumulation on a world scale: women in the International Division of Labour*, Londres: Zed Books, 1999, 280p.

⁵⁹ MIES M. et SHIVA V., *Ecoféminisme*, Paris: L'Harmattan, 1999, 368p. ; MELLOR M., *Breaking the Boundaries: Towards a Feminist Green Socialism*, Londres: Virago Press, 1992, 256p.

⁶⁰ Maria Mies et Vandana Shiva dénoncent les violences subies sur le corps des femmes et en particulier des femmes racisées (stérilisation forcée, les essais contraceptifs, etc.). Voir MIES M. et SHIVA V., op. cit.

⁶¹ LAUGIER S., FALQUET J. et MOLINIER P., « Genre et inégalités environnementales : nouvelles menaces, nouvelles analyses, nouveaux féminismes », *Cahiers du Genre*, 2015, n°59, p. 9.

tion pour contrer un système économique exploitant, patriarcal et impérialiste, c'est bien parce que les changements ne peuvent plus se faire de manière isolée. Il existe des sociétés alternatives en autarcie et en autosubsistance, inspirées de systèmes matriarcaux et centrées sur le care.⁶² Cependant, ces lieux alternatifs isolés, bien que fonctionnels de manière locale, n'empêchent pas le système global d'exploitation de perdurer.⁶³ L'écoféminisme mérite de se constituer en mouvement international, même si l'importance d'œuvrer à un niveau local en est également une condition indispensable. La lutte féministe qu'elle soit écologique, antispéciste, matérialiste, décoloniale ou queer ne peut négliger aucune minorité quelle qu'elle soit ; elle se veut intersectionnelle.

Il est nécessaire dans le cas de nos sociétés menacées par les crises climatiques et sociales de prendre à bras le corps les enjeux environnementaux contemporains et de les relier aux réalités sociales. Dès lors, écoféminisme et décroissance se rejoignent dans leur opposition à la marchandisation généralisée (donc au capitalisme) et dans la valorisation de la reproduction sociale (et non de la production économique). Là demeurent les réels enjeux de notre époque.

Axelle Durant est titulaire d'un master en sciences politiques ainsi que d'un master en administration publique (FUCaM) et chargée de recherches chez Citoyenneté & Participation.

Clara Van Der Steen est titulaire d'un master en Archéologie et Histoire de l'art (ULB) ainsi que d'un master en spécialisation en étude de Genre (UCL). Elle travaille au sein du pôle Recherche & Plaidoyer au sein de Citoyenneté & Participation.

⁶² En effet, les systèmes matriarcaux donnent lieu généralement à des sociétés où les inégalités de genre ainsi que les violences à l'égard des femmes sont réduites par rapport aux sociétés traditionnelles patriarcales. Voir GÖETTNER-ABENDROTH H., *Les sociétés matriarcales : Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris: Des Femmes, 2019, 574p.

⁶³ La création de ces espaces ne prend pas toujours en compte la réalité des individus et leur situation socio-économique ; les populations précarisées généralement sont concentrées dans les milieux urbains tandis que les classes sociales plus aisées ont plus de facilité à s'exiler à la campagne. Or ces lieux alternatifs nécessitent généralement un exode urbain.

DURANT Axelle et VAN DER STEEN Clara, *Écoféminisme. À l'avant-garde d'une réflexion sur la décroissance ?*, Bruxelles : CPCP, Analyse n° 486, 2024, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/publications/dcroissance-ecofeminisme>.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Dans une société industrielle dont le modèle de production est basé sur une exploitation économique à la fois des matières premières et des individus, la pensée écoféministe a émergé face aux inégalités sociales et à la crise environnementale. Si elle se trouve en adéquation avec les mouvements écologiques, son action se situe également dans une mouvance anticapitaliste et féministe. Son point de départ est la notion de « nature », qui lui permet de définir son sujet et ses enjeux. Le but de cet article est de revenir sur l'origine et les principes de ce courant de pensée ainsi que sur les critiques les plus pertinentes qui lui ont été adressées et qui ont permis au concept de se développer. Nous tenterons aussi d'analyser une des manières dont ce mouvement prend part aux enjeux sociaux et environnementaux de son temps, à savoir par la lutte antispéciste. Finalement, nous prendrons connaissance des revendications écoféministes et tenterons de réfléchir à l'articulation entre pensée écoféministe et décroissance autant d'un point de vue théorique que d'un point de vue pratique.

Citoyenneté & Participation

Avenue des Arts, 50\6 – 1000 Bruxelles

02 318 44 33 | info@cpcp.be

www.cpcp.be | www.facebook.com/CPCPasbl

Toutes nos publications sont disponibles en téléchargement libre :
www.cpcp.be/publications/